

**Compte-rendu d'ouvrage: Laura BARANZINI (éd.). -
Le futur dans les langues romanes. Berne, Peter Lang,
2017, 361 p.
Benjamin Fagard**

► **To cite this version:**

Benjamin Fagard. Compte-rendu d'ouvrage: Laura BARANZINI (éd.). - Le futur dans les langues romanes. Berne, Peter Lang, 2017, 361 p.. 2018. halshs-02076114

HAL Id: halshs-02076114

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02076114>

Submitted on 9 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laura BARANZINI (éd.). — *Le futur dans les langues romanes*. Berne, Peter Lang, 2017, 361 p.

Le volume est constitué d'une table des matières (p. 5-6), de remerciements (p. 7), d'une introduction (p. 9-14) et d'une collection de 12 études sur le sujet (p. 15-361, soit un peu moins d'une trentaine de pages en moyenne).

Dans l'introduction, l'éditrice souligne l'intérêt du futur, d'un point de vue typologique, sémantique, pragmatique et morphologique, synchronique et diachronique, et présente les chapitres. Elle détaille ainsi l'éventail des langues traitées dans le volume, à savoir toutes les langues romanes 'majeures', à l'exception du sarde, du galicien et du rhéto-roman ; mais aussi l'éventail des objets d'étude : la forme morphologique du futur, l'expression de la futurité, la pragmatique du futur et les liens entre emplois temporels et modaux ; et enfin la diversité des méthodes adoptées, avec des approches monolingues (pour 7 articles) ou contrastives (pour les 5 autres), l'utilisation de corpus ou le recours à l'intuition, la visée théorique ou descriptive, et enfin la perspective synchronique ou diachronique – certains chapitres cumulant d'ailleurs le tout.

Le premier chapitre, intitulé « Le futur synthétique français a-t-il eu un sens intentionnel ? », par Adeline Patard, Walter de Mulder et Natalia Grabar, présente une réflexion sur une des questions les plus emblématiques du phénomène de grammaticalisation, à savoir le parcours de grammaticalisation suivi par le futur synthétique du français. Les auteurs interrogent ici les différentes hypothèses connues au sujet de l'émergence du sens de futur : passage par une phase d'intentionnalité (après Bybee et al. 1994, ou encore Heine 1995, notamment), passage direct de l'obligation à la prospection (avec ou sans intentionnalité, cf. notamment Benveniste 1974, Traugott 1978) ou encore passage par une étape de nécessité aléthique (Bourova & Tasmowski 2007). A partir d'une large étude sur corpus en diachronie (sur près de mille occurrences) combinant divers traits (personne, diathèse, aspect), les auteurs entendent montrer qu'en français médiéval « le futur d'origine périphrastique est déjà un temps futur à part entière » (p. 40) et que l'hypothèse d'un passage direct *obligation* > *prédestination* > *futurité* est la plus convaincante (p. 42).

Le second chapitre, intitulé « Les valeurs rhétoriques du futur en français, italien et roumain », par Corinne Rossari, Claudia Ricci et Elena Siminiciuc, propose une étude contrastive du futur dans trois langues romanes, le français, l'italien et le roumain, visant à « donner une image unifiée de l'ensemble des valeurs modales » de ces formes (p. 51). Après un état de la question montrant la nécessité d'une analyse unifiée de ces emplois modaux, elles présentent leur propre cadre d'analyse, qui combine trois niveaux : sémantique, pragmatique et rhétorique. Cette analyse vise à faire en sorte que les variations constatées entre les langues « n'apparaissent plus comme aléatoires » (p. 69). L'étude montre ainsi qu'en italien, à la différence notamment du français, « ce qui domine est l'indication de différer la prise en charge d'un contenu » : cela explique pourquoi les propriétés aspectuo-temporelles de l'événement sous-jacent sont « moins pertinentes » (ibid.). Elle montre également la proximité fonctionnelle du présomptif roumain, qui « met au premier plan le niveau énonciatif » (p. 70), avec le futur italien.

Dans le troisième chapitre, intitulé « Le futur est-il un marqueur modal ? Analyse du fonctionnement du futur à effet de sens ‘conjectural’ en français et en espagnol », Sophie Azzopardi s’intéresse également à l’opposition entre emplois temporels et emplois modaux, à partir d’une étude contrastive du futur simple en français et en espagnol modernes, partant de l’hypothèse que « le temps verbal n’est qu’un des éléments permettant la construction du sens en discours, et [que] les modalités exprimées ne lui sont pas imputables uniquement » (p. 80) : le but du chapitre est ainsi de « mettre en évidence le mécanisme d’actualisation de la valeur en langue » (p. 82). Loin de considérer que le sens épistémique est central, ou qu’il soit possible d’expliquer les différences dans le fonctionnement du futur dans les deux langues « par une nature distincte de la valeur de ce temps en espagnol et en français » (ibid.), l’auteur entend ainsi montrer que c’est bien « le co(n)texte qui apporte les éléments nécessaires à l’interprétation épistémique de l’énoncé au futur » (p. 101).

Dans le quatrième chapitre, intitulé « Grammaire, sémantique et pragmatique des temps du futur en espagnol », par Nelson Cartagena Rondanelli, l’auteur présente un vaste panorama des emplois du futur en espagnol d’Europe et des Amériques. Le chapitre commence par un état de l’art très complet, y compris sur les variétés orales, où l’auteur décrit dans le détail la thèse bien établie selon laquelle le futur analytique serait une particularité de l’espagnol des Amériques, qui pourrait s’expliquer par son statut de « langue de colonisation située dans une zone périphériques », libérée de la « norme courtisane et littéraire » et qui a été, pendant plusieurs siècles une langue (surtout) parlée (p.110). L’auteur rappelle cependant que le futur simple est encore en usage dans les variétés d’Amérique, et le futur périphrastique déjà bien ancré dans certaines variétés diatopiques et diastratiques d’Espagne. Une étude sur corpus comprenant des auteurs hispanophones des deux côtés de l’Atlantique lui permet de montrer plus nettement encore les limites de cette analyse, dans la mesure où il ne semble pas y avoir de différence marquée, du moins à l’écrit, entre les auteurs d’Espagne et d’Amérique : il s’agirait en fin de compte de « différences stylistiques individuelles, plutôt que de différences diatopiques » (p. 116).

Dans le cinquième chapitre, intitulé « L’émergence des futurs épistémiques romans. L’exemple du catalan médiéval du XIII^e siècle », par Josep Martines, l’auteur décrit les premières étapes de l’émergence du futur synthétique catalan. La problématique est celle de la place du futur épistémique, considérée par la tradition grammaticale du catalan « comme un emploi nouveau et peu authentique », « probablement dû à l’influence d’autres langues (espagnol, français et occitan) » (p. 134). L’étude de textes médiévaux permet à l’auteur de montrer l’existence du futur épistémique depuis la fin du XIII^e siècle « sans soupçon d’interférence extérieure » (ibid.). Il revient lui aussi sur les différentes hypothèses concernant l’émergence des emplois futurs à partir de la périphrase *habeo* + infinitif en latin tardif, avec un état de l’art des études sur le futur en bas latin, soulignant notamment « la nécessité de s’atteler à l’analyse des textes et des conditions pragmatiques pour saisir le processus du changement sémantique » (p. 139) – une déclaration à laquelle nous ne pouvons que souscrire. A partir d’une étude du corpus, l’auteur montre que le futur épistémique n’a pas encore émergé, mais que « l’orientation vers le temps à venir a fini par s’affaiblir » (p. 152) dès la fin du XIII^e siècle.

Dans le sixième chapitre, intitulé « Les modalités du futur en italien », Laura Baranzini étudie en détail les emplois non-standard du futur simple en italien, c'est-à-dire ceux qui « ne présentent pas comme instruction sémantique de base une localisation du procès dans le futur » (p. 169). Afin de parvenir à une analyse sémantique fine de ces emplois modaux, l'autrice compare leurs effets de sens avec ceux de verbes modaux épistémiques et de diverses locutions verbales et adverbiales à sens modal. Elle traite les emplois temporels et épistémiques comme « substantiellement distincts au niveau théorique d'un point de vue synchronique » (p. 172). Partant de cette prémisse, l'autrice détaille le fonctionnement des différents emplois à partir d'exemples attestés, principalement sur la base de jugements d'acceptabilité. Ces derniers présentent, au moins pour certains emplois, des « difficultés objectives » (p. 182). Cette étude l'amène à défendre une vision monosémique du futur, pour lequel elle propose un « trait minimal 'non-passé', enrichi selon le contexte » (p. 193).

Dans le septième chapitre, intitulé « Marquage grammatical, lexical et textuel de la futurité dans la presse économique italienne », Johanna Miecznikowski présente une étude sur corpus de l'expression du futur – ou plus précisément de la « construction discursive de la référence future » (p. 199) – en italien, analysant l'interaction entre la deixis temporelle et d'autres procédés. Sa démarche est motivée par le fait que « la perspective sémasiologique [...] ne donne qu'un accès partiel à l'objet pragmatique qu'est la référence future », et qu'on sait « relativement peu de choses sur l'apport du lexique dans la construction de la référence future » (p. 201). Portant sur 200 articles provenant des éditions de trois journaux en 2006, l'étude sur corpus lui permet de montrer que l'ancrage déictique est marqué par le futur simple « de façon parcimonieuse » (27,8% des cas, p. 207), mais que leur grande majorité « n'est combinée avec aucune autre stratégie d'ancrage textuel », dépendant plutôt « d'indices aspectuels et pragmatiques » (p. 220). Elle détaille également les « divers types de raisonnement appuyant les prévisions » (p. 226), montrant finalement que « le 'temps linguistique' encodé dans le système grammatical gomme le parcours inférentiel pour focaliser l'attention sur son résultat (souvent d'ailleurs avec un effet de certitude) » (p. 229).

Dans le huitième chapitre, intitulé « La dimension évaluative du futur en italien et en grec. Le rôle des adverbes », Anastasia Giannakidou et Alda Mari affrontent à leur tour la « question de savoir si le 'temps futur' est à considérer comme un opérateur temporel ou modal » (p. 233), à partir de l'étude de son fonctionnement en italien et, en parallèle, en grec moderne. Elles notent le parallélisme entre l'emploi épistémique du futur et les modaux épistémiques, montrant que le futur est 'perspectival' et 'non-véridique', la fonction de la construction [futur + adverbiaux] étant la « modulation modale » (p. 235). Expliquant que « les conditions de vérité et le contenu projectif » sont les mêmes pour les deux emplois, temporel et épistémique (p. 236), elles concluent que les deux emplois contribuent une « information quant à la croyance de l'agent épistémique à propos de la place du monde actuel dans l'espace des mondes possibles » (p. 258).

Dans le neuvième chapitre, intitulé « Sémantique et pragmatique du futur synthétique en portugais et en italien », Riccardo Giomi explore la « frappante multifonctionnalité » du futur (p. 263), à partir d'une étude contrastive des processus pragmatiques « au sens strict » (p. 264) entrant en jeu dans le fonctionnement du futur simple en italien et en portugais. Il cherche à

distinguer les emplois purement grammaticaux, ceux dont le signifié « ne dépend pas d'un contexte particulier » (p. 265), des usages ou interprétations dérivés, sans tenter d'identifier un dénominateur commun à tous les emplois. Passant en revue toutes les valeurs prises par le futur dans les langues romanes, à partir d'un état de l'art complet et d'une étude fine des emplois en italien et en portugais, sur la base d'exemples de corpus, il propose une classification et une hiérarchisation des emplois – très proches – dans les deux langues. Il insiste sur le fait que « le futur épistémique ne peut d'aucune manière être reconduit à la même sémantique de base » que le futur temporel (p. 279), cette dichotomie étant à la fois reflétée par la hiérarchie des emplois (p. 290) et confirmée indirectement par le fait que, en portugais, seules les valeurs temporelles sont accessibles au futur périphrastique (p. 297).

Dans le dixième chapitre, intitulé « Le futur épistémique en français et en italien », Laura Baranzini et Louis de Saussure proposent une étude contrastive des emplois épistémiques dans les deux langues, explorant notamment les « liens, éventuels ou nécessaires, que ces emplois entretiennent (ou non) avec l'emploi temporel » (p. 306). Notant que le futur épistémique de l'italien, à la différence du français, est compatible « avec tous les degrés de l'échelle modale du possible », ils proposent l'hypothèse selon laquelle le futur épistémique constitue un marqueur modal fort en français, faible en italien (ibid.). Comme d'autres auteurs dans ce volume, ils insistent sur « l'existence catégorielle d'un emploi proprement épistémique du futur, qui présente des caractéristiques de fonctionnement distinctes de l'emploi temporel » (p. 311). Ils montrent que « le futur épistémique est orienté vers la modalité forte en français » (p. 316), à la différence de l'italien, ce qui explique notamment « l'impossibilité du futur concessif en français » (p. 318).

Dans le onzième chapitre, intitulé « Le futur en occitan : un aperçu », Gérard Joan Barceló décrit les caractéristiques morphologiques et sémantiques du futur en occitan moderne. Après un bref survol de la situation sociolinguistique particulière de l'occitan, où « se pose par conséquent sans cesse la question des interférences linguistiques » (p. 323), il note qu'il y a effectivement un certain parallélisme dans la présence et la forme du futur périphrastique entre zones occitanophones et langues de contact, mais que ce futur « semble bien installé (depuis au moins un siècle) » en occitan (p. 327). Il examine avec intérêt les évolutions contrastées de la forme périphrastique en catalan (où elle a pris un sens de prétérit) et en occitan. Il passe ensuite en revue les différentes valeurs du futur simple et du futur antérieur en occitan, notant qu'ils « ne perdent en aucun cas leur instruction temporelle [+futur] » dans leurs emplois modaux (p. 329). N'ayant pas de valeur concessive et que peu d'emplois conjecturaux, il semblerait que l'occitan soit « relativement proche du français en ce qui concerne l'actualisation des effets de sens modaux » (p. 332-333).

Dans le douzième chapitre, intitulé « Les formes verbales du futur en roumain », Viorica Codita propose un panorama des connaissances actuelles sur le futur en roumain, où la situation est complexe en raison de la variation formelle et de l'absence de consensus. Le futur en roumain est différent des autres langues romanes, « [t]ant dans la forme que dans l'usage » (p. 338), n'ayant pas d'expression synthétique mais plusieurs constructions analytiques, avec des emplois pour certaines uniquement temporels, pour d'autres temporels et modaux, pour d'autres encore uniquement modaux. L'autrice note l'absence de consensus

qui semble toucher à peu près toutes les constructions étudiées. Il semble cependant assez clair que les formes sont au moins partiellement spécialisées, certaines plutôt temporelles (le futur 'simple' *voi cânta*), d'autres à sens modal : ainsi, la construction (*v*)*oi fi cântând* est « exclusivement réservée, actuellement, à un usage avec valeur modale » (p. 342). Détaillant le fonctionnement des différentes constructions, l'auteur cherche à « mettre en doute l'idée répandue que la valeur temporelle est la base du futur » (p. 348-349). Elle repère ainsi une liste fournie de valeurs modales repérées dans la littérature, ajoutant qu' « il manque encore une explication de la distribution du futur » (p. 358).

Ce volume fournit ainsi un panorama très complet non seulement sur la question du futur dans les langues romanes, mais encore sur la question du futur tout court : ceci s'explique en partie par la variété interne au domaine roman (cf. Koch 2006 : 128 sur la romanistique comme *praeceptrix linguisticae*), en partie par la diversité des approches réunies. Deux questions en particulier traversent le livre : celle de la répartition des emplois temporels et épistémiques, et celle de la relation qui les unit – ou au contraire, pour les auteurs choisissant une approche monosémique, du sens central qu'il faut attribuer au futur. Un autre souci récurrent est celui du partage des tâches entre le verbe et le reste de l'énoncé, c'est-à-dire l'importance du co(n)texte dans le calcul du sens.

Les langues les plus connues sont aussi les plus traitées (français et italien), mais les autres langues romanes ne sont pas mal servies pour autant, puisque sont abordés le portugais, l'espagnol, le catalan (médiéval), l'occitan et le roumain. On pourrait regretter bien sûr que le panorama ne soit pas tout à fait complet, mais on notera que les autres langues ne sont pas tout à fait ignorées, avec quelques remarques y compris sur le dalmate, le sursilvain, le franco-provençal (p. 339, note 4). Le grec est par ailleurs inattendu dans un recueil sur les langues romanes, mais il fournit un contrepoint qui n'est pas mal venu, et entre de plus en résonance avec les aperçus typologiques qui sont repris par plusieurs auteurs.

Les chapitres sont de bonne tenue, bien écrits et intéressants, avec fort peu de coquilles, ce qui est une bonne surprise dans un livre de près de 400 pages. Il n'y a pas d'unité théorique ou méthodologique, mais une attention salutaire est portée aux processus évolutifs, aux données attestées et aux tendances typologiques dans un bon nombre de chapitres. La liste de références dans l'ensemble du volume est impressionnante, des travaux philologiques de la première moitié du XXe s. (par ex. Ronjat 1913, Meyer-Lübke 1930-31) jusqu'aux articles les plus récents. L'état de l'art, qui pourrait sembler répétitif étant donné que le thème est commun à tous les chapitres, permet en fait d'avoir une discussion des mêmes thèses et des mêmes exemples (notamment le fameux exemple du postier, dont on trouvera les versions anglaise, française, italienne, roumaine, etc.) par différents auteurs, et de se faire une idée en conséquence.

Enfin, la panoplie des emplois et valeurs possibles recensés est, sinon complète, du moins fort impressionnante, comme on pourra en juger d'après la liste suivante (qui ne sera probablement pas exhaustive) : futur temporel bien sûr, directif, déontique, volitif (ou de désir), gnomique (ou de vérité générale), historique, métaphorique (ou métadiscursif), mais aussi épistémique, et au sein de cette vaste classe d'emplois, futur adversatif (concessif),

atténuatif (ou d'atténuation, de politesse, de mitigation, de modestie), d'émotion, d'indignation, impératif, de menace, d'inférence (ou putatif, de conjecture, hypothétique, d'incertitude, de probabilité, de doute, dubitatif, de supposition, approximatif), de dédain ou d'ennui, annonciatif (promissif), de l'information rapportée ('réportif'), polémique (ou d'affirmation), miratif (ou exclamatif, admiratif). Cette liste – comme les descriptions proposées par l'ensemble des chapitres – semble par ailleurs souligner l'instabilité interne du futur, qui explique d'après Pietrandrea (2005) la progression des emplois modaux (citée p. 138 par Josep Martines).

On ne peut clore cette recension sans citer l'interrogation frappante de Nelson Cartagena Rondanelli, en conclusion de son chapitre, constatant l'écart existant entre la doxa et ses propres résultats. « La réponse se trouve peut-être dans l'immense pouvoir de ce qu'Andrés Bello a appelé 'la venerable rutina' », note-t-il : on ne peut qu'espérer, bien sûr, que ce volume aide la communauté à éviter que « les doctrines et les thèses établies ne [soient] l'objet ni de réflexions ni de critiques, ne faisant que se répéter et se transmettre » (p. 127-128).

Références

- BENVENISTE, Émile. 1974. *Problèmes de linguistique générale*, t. 2. Paris : Ophrys.
- BOUROVA, Viara & Liliane TASMOWSKI. 2007. La préhistoire des futurs romans. Ordre des constituants et sémantique. *Cahiers Chronos* 19, 25-41.
- BYBEE, Joan, Revere PERKINS & William PAGLIUCA. 1994. *The Evolution of Grammar: Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*. Chicago : University of Chicago Press.
- HEINE, Bernd. 1995. On the German Werden Future, in Werner Abraham, T. Givón & Sandra A. Thomson (eds), *Discourse Grammar and Typology. Papers in honour of John W. M. Verhaar*, Amsterdam, Philadelphie : John Benjamins, 119-138.
- KOCH, Peter. 2006. Romanische Sprachwissenschaft und diachronische kognitive Linguistik – eine Wahlverwandtschaft?, in Wolfgang Dahmen, Günter Holtus, Johannes Kramer, Michael Metzeltin, Wolfgang Schweickard & Otto Winkelmann (eds), *Was kann eine vergleichende romanische Sprachwissenschaft heute (noch) leisten? Romanistisches Kolloquium XX*, Tübingen : Narr, 101-136.
- MEYER-LÜBKE, Wilhelm. 1930-31. *Rumänisch und Romanisch*. Bucarest : Academia Română.
- PIETRANDREA, Paola. 2005. *Epistemic Modality: functional properties and the Italian system*. Amsterdam, Philadelphie : John Benjamins.
- RONJAT, Jules. 1913. *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*. Mâcon : Protat frères.
- TRAUGOTT, Elizabeth C. 1978. On the Expression of Spatio-Temporal Relations in Language, in Joseph H. Greenberg (ed), *Universals of Human Language: Word Structure*, vol. 3, Stanford : Stanford University Press, 369-400.

Benjamin Fagard